



HAL
open science

MERLEAU-PONTY ET PATOČKA FACE AUX DEUX APORIES ARISTOTÉLICIENNES DU TEMPS

Dragos Duicu

► **To cite this version:**

Dragos Duicu. MERLEAU-PONTY ET PATOČKA FACE AUX DEUX APORIES ARISTOTÉLICIENNES DU TEMPS. 2022. hal-02909852

HAL Id: hal-02909852

<https://hal.science/hal-02909852>

Preprint submitted on 31 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Merleau-Ponty et Patočka face aux deux apories aristotéliennes du temps

Le concept de temps est problématique et il nécessite (comme Platon le disait à propos de l'espace) une « pensée hybride »¹. La difficulté d'être approché par la pensée qui lui est inhérente se laisse le mieux mettre au jour au moyen des deux apories aristotéliennes du temps : celle de son unité et celle de la permanence du maintenant. En effet, le futur n'est pas encore, le passé n'est plus et ce qui est, le présent, est évanescent. Comment relier ces extases ? C'est la première aporie. La deuxième consiste quant à elle dans le fait que le maintenant est en un sens toujours différent – toujours rempli d'autres contenus – mais en un autre sens, le même : toujours là, éternel, puisque c'est lui qu'on habite à chaque fois.

Le caractère peu systématique du traitement du problème du temps par Patočka oblige nécessairement à des hypothèses et des reconstructions afin de trouver et de restituer sa cohérence. Un détour par la prise en compte d'un traitement alternatif du même problème est donc sans doute susceptible de s'avérer utile pour apporter un éclairage supplémentaire. C'est ce que nous nous proposons de tenter à travers une comparaison avec le phénoménologue dont les positions et la situation théorique se rapprochent le plus (en apparence, du moins) de la pensée du philosophe tchèque : nous parlons, bien sûr, de Merleau-Ponty. Le rapprochement des deux phénoménologues a une légitimité incontestable, non seulement parce qu'ils partagent les mêmes sources phénoménologiques fondamentales, mais aussi du fait que les critiques qu'ils adressent aux fondateurs de la phénoménologie (Husserl et Heidegger) se rejoignent à plus d'un endroit. Un examen des développements que ce Merleau-Ponty consacre à la temporalité (beaucoup plus détaillés et systématiques que ceux que l'on trouve chez Patočka, du moins pour ce qui en est de la *Phénoménologie de la perception*) nous permettra de prendre la mesure des difficultés que le phénoménologue français rencontre, et des solutions (en évolution depuis l'ouvrage de 1945 jusqu'au *Visible et l'invisible*) qu'il propose. Nous essaierons de tirer profit du caractère beaucoup plus explicite des analyses merleau-pontiennes, telles qu'on les trouve dans la

¹ Aristote, quant à lui, le dit expressément du temps : voir par exemple *Physique* IV, 10, 217b 34-35 « Que donc [le temps] n'est absolument pas, ou est à peine et confusément, on pourrait le présumer à partir de ce qui suit » (tr. fr. P. Pellegrin, Paris, Flammarion, 2002, p 246). Et suivent ce qu'on peut appeler les deux apories du temps. Voir à ce sujet la contribution de Francis Wolff : « Aristote face aux contradictions du temps » (in *Aristote et la pensée du temps*, éd. par Jean-François Balaudé et Francis Wolff, Paris, Le temps philosophique, 2005, p. 7-38).

Phénoménologie de la perception, qui se présentent aussi comme une synthèse du traitement qu'avait connu ce thème en phénoménologie, et nous confronterons ces analyses aux deux apories aristotéliennes du temps, que Merleau-Ponty ne manque pas de rencontrer explicitement, bien qu'il n'en identifie jamais la source. Nous examinerons ensuite les modifications critiques du problème dans *Le visible et l'invisible*, pour mesurer, à l'aide des mêmes apories, la distance qui sépare les développements merleau-pontiens du cadre des analyses de Patočka. Nous essaierons par la suite de reconstituer les réponses qui pourraient être apportées à ces mêmes difficultés depuis les positions théoriques de Patočka, et donc de mettre au jour la manière dont la reconduction patočkienne du temps au mouvement est à même de fournir une solution aux deux apories.

Les deux difficultés majeures que nous pouvons identifier comme propres à toute pensée phénoménologique du temps se laissent en effet aisément reconduire aux deux apories aristotéliennes du temps² : celle de l'unité du temps et celle de la permanence du maintenant (ou de l'éternité)³. Notre objectif sera de montrer que seule une considération radicale du mouvement et de la structure de l'apparaître permet d'éclaircir le vrai statut, tant de l'unité du temps – que seule donne le mouvement – que du présent temporel comme champ phénoménal, sans tomber dans une excessive subjectivation de celui-ci ou dans une exacerbation du pôle transcendant. Comme alternative au chiasme merleau-pontien, nous le verrons, Patočka peut ainsi proposer une pensée rigoureuse de la corrélation phénoménologique.

² Patočka ne manque pas de présenter les deux apories dans son *Aristote, ses devanciers, ses successeurs* : « Ainsi le temps se compose, selon cette façon de voir, de deux irréels, entre lesquels se dresse la limite également irréelle du “maintenant”. Le “maintenant” lui-même est frappé d'une absurdité semblable : il ne peut ni être toujours autre ni demeurer toujours le même » (tr. fr. E. Abrams, Paris, Vrin, 2011, p. 203). Pour la présentation de la première aporie, voir Aristote, *Physique* IV, 10, 218a 3-6 : « Outre cela, de toute chose divisible, si elle existe, il est nécessaire, quand elle existe, ou bien que toutes ses parties existent, ou bien quelques-unes. Mais du temps des [parties] sont passées, les autres à venir, mais aucune n'existe, alors qu'il est divisible. Quant au maintenant, ce n'est pas une partie [du temps] ». (tr. fr. P. Pellegrin, p. 246). Rémi Brague la présente dans *Aristote et la question du monde* (Paris, PUF, 1988, p. 245). Pierre Aubenque l'analyse, dans le chapitre « Le temps extatique » (*Le problème de l'être chez Aristote*, Paris, PUF, 1991 [1962], p. 436). Pour la deuxième aporie voir *Physique* IV, 10, 218a 9-10 : « De plus, le maintenant qui semble bien distinguer le passé et l'avenir, il n'est pas facile de voir s'il demeure toujours un et identique ou s'il est sans cesse autre » (tr. fr. P. Pellegrin, p. 247) mais aussi *Physique* IV, 11, 219b 32-35 : « Le maintenant est donc en un sens toujours le même, en un sens n'est pas le même, et il est de même de l'objet transporté. » (trad. par P. Pellegrin, p. 255). Pierre Aubenque reconduit les deux apories du temps aux apories classiques du mouvement, explicitées comme suit : « 1) Comment l'être peut-il provenir du non-être ? 2) Comment le même peut-il devenir autre ? » (*op. cit.*, p. 436 et aussi p. 443).

³ Patočka invoque par exemple en 1973, dans son séminaire *Platon et l'Europe*, le nom que Héraclite donne à la présentité stationnaire de la manifestation : *aei eon* (« une fois pour toutes », cf. *Platon et l'Europe*, tr. fr. E. Abrams, Lagrasse, Verdier, 1983, p. 74). Nous pouvons en inférer l'identité du maintenant (le présent de la présentité) et de l'éternité (*eon*).

Temps, champ de présence et éternité dans l'évolution de la pensée merleau-pontienne

Nous commencerons par remarquer que l'analyse de la temporalité dans la *Phénoménologie de la perception* est de part en part et dès le début conditionnée par la référence centrale à la subjectivité. En effet, il n'y a pas ici pour Merleau-Ponty quelque chose comme un temps du monde : « si je considère ce monde lui-même, il n'y a qu'un seul être indivisible et qui ne change pas. Le changement suppose un certain poste où je me place et d'où je vois défiler des choses »⁴. Ce privilège de la subjectivité est confirmé d'ailleurs par la métaphore de la rivière qu'emploie Merleau-Ponty : regardée objectivement, une rivière a son passé dans sa source et son avenir dans la mer qu'elle rejoint ; mais si l'on introduit un spectateur dans le paysage, la perspective change, voire s'inverse, car c'est la source qui apparaît comme origine de l'avenir de la rivière et c'est la mer qui, au contraire, apparaît comme son passé. Cela offre une preuve imagée du fait que le flux temporel a en réalité comme point de départ l'avenir, et c'est ce que la présence de la subjectivité est à même de dévoiler.

Mais la considération de la temporalité ne peut manquer de se heurter à l'aporie classique du temps, relative à la difficulté de le penser : car le passé a été, l'avenir n'est pas encore et le présent est évanescent. Après une critique rapide des solutions naturalistes et psychologues qui, lorsqu'elles tentent de fonder la naissance abstraite de la temporalité par la rétention physiologique ou la rétention psychologique, échouent parce qu'elles supposent déjà ce qui est à déduire, une réponse au problème est cherchée par Merleau-Ponty dans la réitération de l'analyse husserlienne du champ de présence. Ainsi, le présent n'est plus instant ponctuel, mais intervalle, champ constitué de rétentions et protentions. Dans cette perspective, l'aporie peut espérer une résolution car, dans le champ de présence, le temps est donné en son entier, dans ses trois dimensions. C'est ce qui fait que le jour qui vient de passer pèse encore sur moi « de tout son poids, il est encore là »⁵ et de même, le soir à venir « est là comme le dos d'une maison dont je vois la façade »⁶. Loin d'être donc inconsistants et fantomatiques, le passé et l'avenir sont inclus dans le champ de présence, pour autant que celui-ci est fait de rétentions et protentions. Mais cette solution d'inspiration husserlienne, quelle que soit sa puissance explicative, reste malgré tout, de façon très évidente, tributaire de ses présuppositions subjectivistes : le temps est toujours

⁴ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 2005 [1945], p. 472.

⁵ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 478.

⁶ *Ibid.*

temps du sujet, temps subjectif. C'est ce qui permet la traduction de ce prolongement du présent en rétentions et protentions en termes d'intentionnalité⁷. La *Phénoménologie de la perception* reprend aussi le diagramme du temps donné par Husserl dans les *Leçons sur la conscience intime du temps* en 1904-1905, diagramme qui figure précisément le fait que le temps n'est pas une ligne, mais un réseau d'intentionnalités, et explique la manière dont un moment A de la série est retenu dans un moment ultérieur qui est à son tour anticipé de façon protentionnelle.

Mais arrivés en ce point, nous rencontrons de fait une deuxième difficulté relative au temps : l'aporie aristotélicienne du maintenant, qui est en un sens le même et dans un autre sens, différent selon l'antérieur et le postérieur. Car si le champ de présence a la vertu de condenser le temps en ses trois dimensions, il est lui-même invariable, voire éternel. La métaphore de la rivière est encore une fois adéquate pour illustrer cette tension (dans laquelle Merleau-Ponty, qui ne cite pas Aristote, ne reconnaît pas à proprement parler une aporie classique) : tout comme le champ de présence est constant et invariable, la rivière est la même – un même cours, un même écoulement : « On dit qu'il y a un temps comme on dit qu'il y a un jet d'eau : l'eau change et le jet d'eau demeure [...] il n'y a qu'une seule poussée; une seule lacune dans le flux suffirait à rompre le jet »⁸. Comme le maintenant aristotélicien, le champ de présence est donc, en un certain sens, synonyme d'éternité : le passé et le présent y coïncident, tout le passé est dans le présent⁹. Autrement dit, dans le champ de présence quasi-éternel nous avons une synthèse, voire une synonymie du passé et du présent.

La tentative de dépassement de cette nouvelle aporie est pourtant toujours régie par un basculement dans le subjectivisme : si le temps est unique, c'est parce que le temps, c'est moi : « Le passage du présent à un autre présent, je ne le pense pas, je n'en suis pas le spectateur, je l'effectue, je suis déjà au présent qui va venir comme mon geste est déjà à son but, je suis moi-même le temps, un temps qui "demeure" et ne "s'écoule" ni "ne change" »¹⁰. C'est ainsi que la rivière qui reste la même devient finalement un analogon de la permanence du moi : la présence

⁷ « Husserl appelle protentions et rétentions les intentionnalités qui m'ancrent dans un entourage. Elles partent [...] en quelque sorte de mon champ perceptif lui-même, qui traîne après lui son horizon de rétentions et mord par ses protentions sur l'avenir » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 478).

⁸ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 484. À propos de la conception husserlienne de la temporalité comme flux immanent, annonçons déjà la question que formulera Patočka : « La "continuité intérieure" n'est-elle pas une "extension" remarquable, une tension qui reçoit son sens moins du présent qui chaque fois s'enfuit, que des points limites entre lesquels se tend son horizon ? La temporalité précède le flux du temps et sa permanence » (*Liberté et sacrifice*, tr. fr. E. Abrams, Grenoble, Millon, 1990, p. 208).

⁹ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 482.

¹⁰ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 483.

du présent est mise au compte de la subjectivité, et à l'appui de cette thèse est appelé Husserl, qui qualifie la conscience transcendantale de *zeitlos*, atemporelle, et non pas intra-temporelle. L'aporie aristotélicienne du maintenant est par conséquent dissoute pour autant que son versant éternel est mis au compte de la conscience. La suite logique est que la supposée éternité du champ de présence est aussitôt mise en doute, lorsque Merleau-Ponty écrit, par exemple, qu'il s'agit d'une quasi-éternité « hypocrite »¹¹, car tout contenu du champ de présence est dynamique, évanescent et donc à parcourir.

Mais si nous gardons le sujet comme principe explicatif, nous devons clarifier en quoi le champ de présence peut être le point de rencontre entre le sujet et le monde, et Merleau-Ponty est bien conscient que la solution husserlienne des synthèses passives n'est que « l'index d'un problème »¹². Dans la synthèse passive se mêlent en effet deux intentionnalités : l'intentionnalité d'acte, c'est-à-dire la conscience, et une *fungierende Intentionalität* que Merleau-Ponty identifie immédiatement et aisément à la transcendance. Ce qui se manifeste donc ici, c'est finalement une passivité qui n'est pourtant pas sans reste, qui est en un certain sens encore active : « je ne suis pas l'auteur du temps, pas plus que des battements de mon cœur, ce n'est pas moi qui prends l'initiative de la temporalisation ; je n'ai pas choisi de naître et une fois que je suis né, le temps fuse à travers moi, quoi que je fasse. Et cependant, ce jaillissement du temps n'est pas un simple fait que je subis »¹³.

La passivité n'est donc jamais pure, mais elle est une « spontanéité "acquise" ». Cette ambiguïté entre actif et passif est également illustrée par l'idée d'auto-affection, qui n'apparaît pas par hasard dans ce contexte précis où Merleau-Ponty reformule la théorie husserlienne de la synthèse passive sans pourtant la récuser. Il se réclame sur ce point, de façon attendue, de Heidegger qui reprend à Kant l'idée d'une auto-affection du *Gemüt* pour l'appliquer au temps. Dans le sillage de l'analyse heideggérienne, Merleau-Ponty écrit, en explicitant l'ambiguïté entre l'actif et le passif : « le temps est affection de soi par soi : celui qui affecte est le temps comme poussée et passage vers un avenir ; celui qui est affecté est le temps comme série développée des présents »¹⁴.

¹¹ « Le sentiment d'éternité est hypocrite, l'éternité se nourrit du temps » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 486).

¹² Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 481.

¹³ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 490.

¹⁴ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 488.

Tâchons de résumer. L'accent mis dès le début, dans la *Phénoménologie de la perception*, sur la subjectivité comme unique vecteur ou porteur de la temporalité, fait que l'aporie de l'inexistence du temps est résolue par le recours à l'analyse husserlienne, menée en termes intentionnels, du champ de présence constitué par des rétentions et protentions. En revanche, l'aporie du maintenant, de la quasi-éternité du champ de présence, est dissoute, car cette quasi-éternité est mise au compte de la subjectivité, alors que du côté du champ de présence ne subsiste que la variabilité des contenus. Qui plus est, l'assomption du point de départ subjectif conduit à décrire la rencontre de la conscience et du monde dans des termes ambivalents, à la fois actifs et passifs, ambiguïté qui se retrouve tant dans le thème husserlien de la synthèse passive que dans le recours d'inspiration heideggérienne à l'affection de soi par soi. Tout cela fait que le traitement de cette dernière aporie sera inévitablement relancé dans les notes de travail accompagnant *Le visible et l'invisible*, qui témoignent sans conteste d'une crise du modèle subjectiviste.

En effet, comme on le sait, Merleau-Ponty a lui-même reconnu les problèmes insolubles posés par la *Phénoménologie de la perception*, qui fait encore de la distinction conscience/objet son point de départ¹⁵. Ce sera donc dans une perspective anti-subjectiviste que le problème de la temporalité sera abordé dans les rares et éparses notes de travail de 1960 qui en traitent. Ainsi, on y trouvera point par point : une critique de l'intentionnalité et du diagramme husserlien du temps ; un renversement du porteur de l'éternité du champ de présence, qui n'est plus le sujet, mais la nature ; et enfin, le maintien de l'ambiguïté activité/passivité sous une nouvelle figure : le chiasme.

Tout d'abord, à rebours des présupposés de l'analyse de la temporalité dans la *Phénoménologie de la perception* où, comme nous l'avons vu, le principe d'explication restait le sujet, dans les notes de travail qui accompagnent *Le visible et l'invisible* l'accent est mis à plusieurs reprises sur la « primauté absolue du monde et de l'être pour une philosophie "verticale" qui prend vraiment la perception au présent »¹⁶. C'est dans ce nouveau cadre qu'est

¹⁵ Cf. Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible suivi de notes de travail*, Paris, Gallimard, 1979 [1964], p. 253.

¹⁶ Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 284.

amorcée la critique du schéma temporel¹⁷ de Husserl, qui suppose malgré tout un temps sérial. Car même enrichi par les diagonales des rétentions et protentions, le diagramme part de l'idée qu'il est possible de définir un segment délimité de temps, ce que le problème de l'oubli (expédié assez rapidement dans la *Phénoménologie de la perception* par l'idée que se rappeler, c'est tenir, mais tenir à distance) met radicalement en cause. Si l'oubli apparaît lorsque chaque esquisse est poussée par d'autres dans le passé jusqu'à ce qu'elle arrive à la zone même de l'oubli – le bout du segment –, alors toute rétention devrait finir par être oubliée ; or, il existe des rétentions qui ne sont pas oubliées, aussi éloignées qu'elles soient. À partir de cette objection, c'est une réévaluation de la structure rétentionnelle et protentionnelle du champ de présence qui s'impose : ce n'est plus l'intentionnalité d'acte, mais ce que Merleau-Ponty appelle « rayon du monde » – intentionnalité sans acte – qui rend compte de l'épaisseur temporelle et phénoménale et qui fait que l'oubli suit d'autres lois que celles de l'évanescence des impressions.

Le même geste critique se retrouve dans la dénonciation de la position du spectateur que l'analyse intentionnelle suppose : celle-ci « sous-entend un lieu de contemplation absolue [...] qui puisse embrasser présent, passé et même ouverture de l'avenir. C'est l'ordre de la “conscience” des significations et, dans cet ordre, il n'y a pas simultanéité passé – présent, il y a évidence de leur écart »¹⁸. Si ce que nous avons pu appeler la deuxième aporie du temps était dissipé dans la *Phénoménologie de la perception* par le fait d'ériger la subjectivité en porteur véritable de l'éternité – ce qui faisait que la quasi-éternité du champ de présence était finalement dénoncée comme « hypocrite » –, quinze ans plus tard c'est l'autre versant qui est privilégié : le champ de présence (avatar du maintenant aristotélicien) n'est pas différent selon l'antérieur et le postérieur, mais éternel, et cette éternité est mise au compte, non plus du pôle subjectif mais du pôle transcendant : la nature. Comme l'écrit de façon suggestive Merleau-Ponty dans une de ses notes de travail les plus denses et énigmatiques : « La nature est au premier jour. Elle y est aujourd'hui. [...] Il s'agit de trouver dans le présent, la chair du monde (et non dans le passé) un “toujours neuf” et “toujours le même”. [...] Le sensible, la Nature, transcendent la distinction passé présent, réalisent un passage par le dedans de l'un dans l'autre. Éternité existentielle »¹⁹.

¹⁷ Schéma que Patočka reprend dans son cours de 1968-69, comme en témoignent les notes de ses auditeurs (*Body, Community, Language, World*, tr. en. E. Kohák, Chicago & La Salle, Open Court, 1998, p. 94).

¹⁸ Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 297 (note d'avril 1960).

¹⁹ Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 320-321 (note de novembre 1960).

Nous voyons ici clairement que la dimension de permanence est à présent assumée par la nature, c'est-à-dire par le pôle transcendant. Mais bien sûr, et malgré tout, cela ne revient pas à effacer cette polarité elle-même, cette dualité du subjectif et du transcendant. D'où le rôle particulier que joue, dans l'architecture interne du *Visible et l'invisible*, le chiasme. Le rapport et la simultanéité entre le présent et le passé sont eux-mêmes traités à plusieurs reprises en termes de chiasme : « passé et présent sont *Ineinander*, chacun enveloppé – enveloppant » (et Merleau-Ponty de continuer : « et cela même est la chair »²⁰). C'est à ce niveau que se trouve transposée l'ambiguïté déjà évoquée au sujet de la synthèse passive et de l'auto-affection : celle entre activité et passivité. En effet, le chiasme est défini dans les notes de travail comme « réversibilité de toute perception », « acte à deux faces »²¹, « prendre et être pris »²², « circularité voir – être vu », « *activité = passivité* »²³. C'est le chiasme qui figure la double intentionnalité que manifestait déjà la synthèse passive et qui nous fait croire que la perception se fait en quelque sorte dans les choses mêmes.

Quelles sont les limites de cette nouvelle description ? Selon les jalons qui nous ont servi ici de repère, la résolution que la première aporie – celle de l'inexistence du temps – connaît en 1945 est ici relativisée, pour autant que la structure intentionnelle (rétentions/protentions) du champ de présence est amendée. De même, au niveau de la seconde aporie – celle du maintenant qui est à la fois invariable et différent –, la présence du spectateur transcendantal est raturée au profit de l'autre versant, transcendant, qui devient le porteur de l'éternité auparavant attribuée au sujet. L'éternité n'est ainsi plus celle du champ de présence, mais celle de la nature.

Temps, apparaître, mouvement. L'apport de Patočka

Essayons maintenant d'indiquer de quelle manière les contributions de Patočka à la fin des années 60 et au début des années 70 peuvent nous aider à clarifier les problèmes mis au jour par notre analyse des développements merleau-pontiens. L'apport directeur et le plus éclairant est assurément l'introduction du thème du mouvement, dont Merleau-Ponty ne s'était approché, dans *Le visible et l'invisible*, que d'une façon encore tâtonnante. Pour Patočka, ce thème a une

²⁰ Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 321. Note de novembre 1960 intitulée « Temps et chiasme ».

²¹ Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 318.

²² Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 319.

²³ Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 318.

signification beaucoup plus ample : le mouvement, comprenant toujours la structure « de... vers », recouvre en effet, comme chez Aristote, à la fois les mouvements subjectifs et le mouvement de la manifestation (*genesis/phtôra*). Ce cadre élargi permet de rendre compte d'une temporalité située au-delà du temps subjectif : un temps du monde qui est le temps de la manifestation.

Tout comme chez Aristote²⁴, la thématization du mouvement par Patočka est l'instrument insigne en vue d'une résolution de l'aporie de la continuité ou de l'inexistence du temps. Celle-ci est en effet susceptible de trouver une solution si nous considérons la temporalité, comme d'ailleurs l'espace-temps en son entier, comme un résultat ou un sédiment du mouvement²⁵, ou encore comme un cadre de mesure. Si le temps n'est que le « nombre du mouvement » ou s'il ne se définit que par rapport à ce dernier, il apparaît plus clairement que ses extases sont toutes comprises dans la structure du mouvement : en elle est donné d'emblée le commencement (le passé) et le but (l'avenir). En tant que structure « de... vers... » qui se laisse illustrer par l'image d'une mélodie, son sens (son futur) et son développement (son passé) se trouvent nécessairement donnés ensemble, de même que chaque maintenant (moment de l'effectuation) est porté par le tout :

« [...] le mouvement [de cette espèce] fait penser au mouvement d'une mélodie ou, plus généralement, d'une composition musicale : chaque élément n'est qu'une partie de quelque chose qui l'excède, qui n'est pas là d'emblée sous une figure achevée, quelque chose plutôt qui, préparé dans toutes les singularités, demeure toujours, en un certain sens, à-venir, aussi longtemps que la composition se fait entendre »²⁶.

Voyons de quelle façon cette prise en compte radicale du mouvement peut servir pour dépasser les apories qu'avaient rencontrées Merleau-Ponty. La première d'entre elles semblait résolue dans la *Phénoménologie de la perception* par le recours au jeu des rétentions et protentions qui,

²⁴ « En effet, du fait que [...] le mouvement est continu [il suit que] le temps [l'est aussi] » (Aristote, *Physique*, IV, 11, 219a 2-4, tr. fr. P. Pellegrin, p. 251).

²⁵ Aristote écrit : « Que donc le temps ne soit ni un mouvement ni sans mouvement, c'est manifeste. Il faut donc saisir, puisque nous cherchons ce qu'est le temps, en commençant par là, *ce qu'il est pour le mouvement* » (*Physique*, IV, 11, 219a 1-3 tr. fr. P. Pellegrin, p. 250, nous soulignons). Patočka prend en compte à son tour cette dépendance du temps par rapport au mouvement dans la présentation qu'il donne des chapitres 10 et 11 du livre IV de la *Physique* dans son *Aristote, ses devanciers, ses successeurs* (*op. cit.*, p. 203). Patočka écrira aussi dans un fragment de 1972 qu'« il doit y avoir quelque chose comme un mouvement par lequel le cœur du monde constitue son contenu contingent et dont l'espace-temps-qualité en totalité est un sédiment » (*Papiers phénoménologiques*, tr. fr. E. Abrams, Grenoble, Millon, 1990, p. 157).

²⁶ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, *op. cit.*, p. 108.

mené du point de vue d'une subjectivité atemporelle, avait pour conséquence une dissolution de l'aporie du maintenant : la quasi-éternité du maintenant, nous l'avons vu, était reconduite à l'atemporalité du sujet, dont toutes les opérations sont processuelles. Dans *Le visible et l'invisible* en revanche, l'atemporalité de la conscience constituante est dénoncée comme illusoire et l'éternité manifestée par la deuxième aporie du temps est mise au compte du pôle transcendant : la nature, le « paysage visible ». C'est ce qui fait que la perception du sujet est toujours enveloppée, noyée dans la simultanéité du passé et du présent dans le présent visible, qu'elle se fait finalement à même les choses. De cette manière, la dimension processuelle de la subjectivité semble à chaque fois perdue, ce dont témoigne par excellence l'auto-affection, qui tout en nommant l'activité (processuelle et donc temporelle) du sujet, revient toujours à une simultanéité, à une présence à soi. Cela entraîne finalement une perte de l'unité du temps, que la *Phénoménologie de la perception* tâchait de garantir par un recours à l'intentionnalité subjective.

La considération du mouvement par Patočka permet quant à elle de préserver l'unité de la temporalité, et cela précisément en tant qu'unité du mouvement, sans pour autant sacrifier la dimension de processualité, comme le fait *Le visible et l'invisible*, et sans renoncer au privilège d'invariant du présent de l'effectuation, comme cela arrive au bout du compte dans la *Phénoménologie de la perception*. Le lieu de la corrélation, le lieu de la rencontre du pôle subjectif avec le pôle transcendant semble bien être le présent perceptif. Mais, pour Patočka, présent à proprement parler, « immédiat au sens propre, est le champ d'apparition lui-même »²⁷. Nous devons dégager cet immédiat de ses guises, des caractères perceptifs qui se présentent en lui, et ainsi, ce ne sont plus les caractères perceptifs d'un tel ou tel moment qui pointent le lieu de la corrélation, mais la structure même de la rencontre. Le champ d'apparition, comme invariant, comme maintenant éternel, est donc plus que le présent perceptif : il est le fait même qu'il y a rencontre, le fait même que l'apparaître à moi a lieu. En effet, au moins une fois, Patočka met ensemble le concept d'éternité et la pensée de l'apparaître, dans un fragment intitulé « *Ad Sein und Zeit* » :

« [...] l'apparaître [à moi, *n. n.*] en tant que dimension du fond du monde [...] pourrait demeurer éternellement irréalisé, mais n'en est pas moins inhérent au fond du monde, une dimension que celui-ci ne saurait perdre. C'est même cette dimension qui, *par sa relation essentielle à l'éternité,*

²⁷ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, *op. cit.*, p. 193.

atteste que *l'éternité doit être, au plus profond, propre à l'ordonnance du monde (Weltfug), au fond du monde* »²⁸.

L'apparaître à quelqu'un est ici directement corrélé à l'éternité, pour autant qu'il ordonne toute la réalité spatio-temporelle (il s'agit bien sûr de la réalité unifiée par le temps – et l'espace – déposée par le proto-mouvement d'individuation, le temps du ciel et du monde, et non pas notre temporalité). Il devient ainsi l'invariant peuplé par des contenus variés et contingents. Autrement dit, les signes de la contingence et de la nécessité s'inversent : même si, par rapport à la dimension du monde qu'est la réalité spatio-temporelle (citée par Patočka à titre adversatif dans le même fragment), l'apparaître à quelqu'un est contingent (il pourrait ne pas se réaliser), une fois déclenché, il devient le seul principe nécessaire de l'ordonnance du monde, et ce sont les réalités spatio-temporelles qui le peuplent qui deviennent contingentes. C'est pourquoi le champ d'apparition, milieu de l'apparaître à quelqu'un, a exactement les caractères d'invariant du maintenant aristotélicien. Regardons la façon dont le décrit Patočka :

« Nous considérons comme appartenant à la structure de l'apparaître en tant que tel cette totalité universelle de l'apparaissant, le grand tout, ainsi que ce à quoi l'apparaissant apparaît, la subjectivité (ayant une structure pronomiale vide, à ne pas identifier avec un sujet singulier fermé), et le comment de l'apparaître dont relève la polarité remplissement – évacuation (étant entendu que l'évacuation ne signifie jamais un vide absolu, un néant »²⁹.

Derrière ce que Patočka nomme ici structure de l'apparaître se trouve présente en filigrane toute la conceptualité du mouvement, comme le montre la référence à la dynamique remplissement/ évacuation. Cela permet aussi d'apercevoir la différence entre le présent perceptif merleau-pontien et la légalité du champ phénoménal : si le présent perceptif ne peut tenir ensemble ses deux pôles que sous la forme du chiasme, la structure de l'apparaître englobe l'apparaissant (avatar du pôle transcendant, la nature) et le destinataire de l'apparaître (avatar du pôle subjectif) sous la forme de leur corrélation. Qui plus est, cette corrélation n'est pas statique, elle ne revient pas à une juxtaposition mécanique mais est précisément dynamique, au sens rigoureux où elle implique la corrélation de deux mouvements : le mouvement de la manifestation et le

²⁸ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, op. cit., p. 273, nous soulignons. Il s'agit d'un fragment du début des années 1970 rédigé en relation directe au texte de 72 sur la cosmologie de Fink.

²⁹ Jan Patočka, *Papiers phénoménologiques*, op. cit., p. 177.

mouvement subjectif (mouvement de l'existence)³⁰. La description de la structure de l'apparaître peut aussi nous suggérer une solution à ce que nous avons appelé l'aporie du maintenant³¹ : l'invariant, l'éternel n'est pas la nature (le pôle transcendant), n'est pas non plus le sujet, mais l'apparaître lui-même.

Concluons. La note de travail de novembre 1960 qui parle de la nature comme étant au premier jour, de l'éternité du présent dans le paysage visible, a pu nous inciter à chercher une proximité entre Merleau-Ponty et les développements de Patočka portant sur la structure de l'apparaître. En effet, dans les deux cas, c'est notre rencontre avec la manifestation et notre inscription dans l'apparaître qui se trouvent pensées : chez Merleau-Ponty, comme ajointement du sujet percevant à une simultanéité lourde de temps, profonde – celle de la nature –, et chez Patočka comme croisée de deux mouvements, celui de la manifestation (ou de l'individuation primaire) et celui qu'est la subjectivité. Qui plus est, c'est au même moment (à la fin de l'année 1960) que Merleau-Ponty se rapproche le plus d'une identification du sujet au *Sich bewegen*. Mais le problème du chiasme, qui dénote l'indécision insurmontable entre activité et passivité, tout comme l'impression d'une dissolution du mouvement subjectif dans « l'éternité existentielle » de la nature, nous ont signalé une indécision plus profonde qui affecte dans *Le visible et l'invisible* la pensée de la temporalité.

C'est pourquoi nous avons cherché à reconstituer ici l'évolution du traitement du problème du temps depuis la *Phénoménologie de la perception* jusqu'au *Visible et l'invisible*, en insistant sur les deux principales difficultés ou apories que soulève ce traitement. En essayant de dépasser l'oscillation de Merleau-Ponty entre les deux apories, nous avons tenté d'indiquer en quel sens la prise en compte radicale du mouvement par Patočka et sa description de la structure

³⁰ « Nous-mêmes, avec la manière spécifique dont nous nous mettons à part du monde à travers un rapport intérieur à lui, serions des participants à cette individuation première. Comme toutes les autres choses, notre étant aussi serait un mouvement se dirigeant de l'émergence vers la disparition, d'un commencement vers une fin. La caractéristique du mouvement qui nous est spécifique serait cependant la non-indifférence à l'être, l'intérêt pour l'être propre et, conjointement, pour l'être de l'étant en général, sur le fondement d'une manière nouvelle dont l'être conditionne l'étant – non plus simplement dans son émergence et sa disparition, mais bien en tant que clarté rendant possible la rencontre en dedans, à l'intérieur de l'univers, clarté qui dévoile l'univers dans sa connexion avec la vie. Tel serait en définitive le sens de la tentative pour comprendre l'existence en tant que mouvement — le mouvement serait ici le moyen terme entre les deux manières fondamentales dont l'être découvre l'étant » (Jan Patočka, *Le monde naturel et le mouvement de l'existence humaine*, tr. fr. E. Abrams, Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer, 1988, p. 100).

³¹ Cette aporie pourrait aussi bien être reconduite aux analyses husserliennes de la temporalité immanente de la conscience. Nous renvoyons sur ce point à l'ouvrage d'Émilie Tardivel, *La liberté au principe* (Paris, Vrin, 2011), § 11: « La contradiction du *nunc stans* ».

de l'apparaître sont à même d'apporter une solution à ces problèmes. L'aporie de l'unité du temps est résolue par la considération patočkienne de l'unité du mouvement : ainsi, le temps est unifié parce qu'il est toujours le temps d'un mouvement : soit comme temporalité du mouvement de l'existence, soit comme temps sédimenté par le mouvement de l'apparaître. Quant au problème de l'éternité, l'aporie du maintenant s'éclaircit à la lumière de la différence entre la structure (patočkienne) de l'apparaître et le présent perceptif, le présent visible (merleau-pontien). Cette différence est à notre avis précisément celle entre le caractère statique du pôle subjectif chez Merleau-Ponty et son caractère dynamique, de « force voyante » chez Patočka. Même dans le cas du dernier Merleau-Ponty, toute processualité subjective est absorbée par la simultanéité de la nature : la perception est déjà faite dans les choses, je ne la fais pas mais la trouve comme déjà faite par le pôle transcendant. C'est ce caractère statique du pôle subjectif qui fait que, corrélativement la nature soit atemporelle, statique elle aussi (« au premier jour »).

Dans cette perspective, le problème des analyses de Merleau-Ponty nous semble être le suivant : si l'on pense le présent et lui seul comme le lieu de la corrélation, l'on est à coup sûr exposé aux apories de la temporalité. Puisque Merleau-Ponty affirme que le présent perceptif est « ce qui manque au monde » pour être complet³², cela implique que le sujet ne rencontre pas à proprement parler le monde, mais son absence : le manque de monde. Tel nous semble être le cas dans la *Phénoménologie de la perception*. Quant au *Visible et l'invisible*, si le monde est bien rencontré, celui qui fait cette rencontre avec le pôle transcendant y est absorbé, ne fait plus rien, ses perceptions étant déjà faites dans le monde. L'alternative est la suivante : ou bien on interprète le présent perceptif comme trace, présence du sujet, ou bien, si le sujet perd son statut constituant, le présent perceptif ne peut être que la présence de la nature. Dans le premier cas, le sujet ne rencontre à proprement parler rien (manque de monde) et il est, en toute rigueur, atemporel, éternel, en perte de temps. Dans le deuxième cas, le sujet ne fait plus rien, c'est la nature qui est éternelle et elle absorbe le sujet dans sa staticité.

La considération du mouvement par Patočka nous apporte une aide précieuse sur ce point précis : la corrélation renvoie, non pas au présent perceptif, mais au champ d'apparition. Elle a un statut dynamique, et non pas statique, n'étant ni la présence du sujet, ni la présence de la nature (le présent perceptif merleau-pontien dans ses deux hypostases), mais la présence de la

³² Maurice Merleau-Ponty, *L'institution. La passivité. Notes de cours au Collège de France (1954-1955)*, Paris, Belin, 2003, p. 217. La citation exacte est : « chaque perception est vibration du monde [...]. Comme particulière elle ne serait pas connaissante, existante ; sa particularité n'est que ce qui manque au monde pour être tout ».

rencontre, la présence de la rencontre. Le statut de la « force voyante », du pôle subjectif est en effet assurément dynamique ; aussi, le « lieu » de la rencontre, de la corrélation est porté, dynamisé par le proto-mouvement d'individuation. Cela est également visible dans la dynamique remplissement/ évacuation qui régit le champ phénoménal, le vrai lieu de la corrélation. À l'aune de tous ces résultats, il apparaît combien salutaire est la dynamisation du problème opérée par Patočka et combien nécessaire est la reconduction du temps au mouvement que Patočka opère dans le sillage d'Aristote.

Dragos DUICU

Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne